



Les figures de l'Autre dans le Séminaire X : l'angoisse comme signal du réel

Frédérique Bouvet

Jacques Lacan dans « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose »¹ nous indique que « la condition du sujet S (névrose ou psychose) dépend de ce qui se déroule en l'Autre A. Ce qui s'y déroule est articulé comme un discours (l'inconscient est le discours de l'Autre) dont Freud a cherché d'abord à définir la syntaxe pour les morceaux qui dans des moments privilégiés, rêves, lapsus, traits d'esprit, nous en parviennent ». Alors comment concevoir la relation entre ce sujet et son Autre ?

D'une manière imagée, Antonio Di Ciaccia² présente cette relation comme l'Autre étant l'atmosphère du sujet. Le sujet ne serait pas concevable sans cet Autre qui est cette atmosphère. Dans la névrose, « le binôme sujet-Autre pourrait être indiqué ainsi : le sujet est marqué par un moins ; il est malade, souffrant. L'Autre au contraire est marqué par un plus ; il a tous les droits, toujours raison [...] Pour le sujet psychotique, le binôme sujet-Autre est inversé : c'est l'Autre, ici, qui est marqué d'un moins alors que le sujet est marqué d'un plus [...] Le malade c'est l'Autre. C'est l'Autre qui persécute le sujet, qui le fait souffrir, qui est responsable de tous ses malheurs. C'est comme si le sujet vivait dans une atmosphère dérégulée qui le parasite »³. L'objet n'est alors pas méconnu dans la psychose et le sujet le reconnaît lorsqu'il surgit. Tout particulièrement lors de la première rencontre avec cet objet⁴. Cela se produit notamment juste avant une décompensation délirante, moment où le sujet traverse une phase de perplexité et où il n'a pas encore localisé la jouissance de l'Autre comme dans la paranoïa. L'angoisse a donc des modalités différentes selon les structures cliniques et le rapport à l'Autre.

Dans la névrose, l'objet reste méconnu même s'il peut être imminent. L'angoisse surgit lorsque le manque – soutien et structure du désir, vient à manquer. Si Lacan a différencié le registre symbolique de celui de l'imaginaire au début de son enseignement, il déduit ensuite qu'il y a un reste « non signifiable », non spécularisable. À partir du Séminaire X, ce reste a un statut de réel ainsi que de cause du désir qu'il nomme objet *a*. Pour Lacan, la structure de l'angoisse est la même que celle du fantasme⁵. Le fantasme du névrosé apparaît comme une réponse à la question du désir de l'Autre, au rapport du sujet à la question de l'Autre, de son désir, de l'objet *a*. L'angoisse quant à elle tourne autour de cet objet *a*, est un « signal du réel », le signal d'une jouissance qui précède le désir nous indique Lacan dans la leçon XII du Séminaire X.

1. Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 549.

2. Di Ciaccia A., « Le sujet et son Autre », *Quelque chose à dire à l'enfant autiste*, Paris, Éditions Michèle, 2010, p. 85-91.

3. *Ibid.*, p. 87-88.

4. Cf. Grasser F., « L'angoisse dans la psychose », *Les documents de Scripta : Clinique de l'angoisse contemporaine*, ACF-CAPA, 2004, p. 29.

5. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 11.

Les trois peurs de Tchékhov

Lacan va établir une très nette différence entre peur et angoisse en s'appuyant sur une nouvelle d'Anton Tchékhov, *Frayeurs*⁶. Il s'agit d'un texte de 1886 qui, s'il n'est pas le plus connu, a particulièrement suscité l'intérêt de Lacan. Dans cette nouvelle, Tchékhov évoque les trois fois dans sa vie où il a vraiment eu peur. Chaque fois ces peurs se sont produites après le coucher du soleil ou la nuit.

Première peur

Un soir d'été alors que Tchékhov est dans une charrette, il voit vaciller dans la lucarne d'un clocher qu'il sait inaccessible, une mystérieuse et inexplicable flamme qu'il ne peut attribuer à aucun effet de reflet. Un « sentiment désagréable »⁷ se saisit alors de lui qu'il interprète au début par « le dépit de ne pas arriver à [s'] expliquer, un phénomène simple »⁸. Mais, soudain, il est saisi d'effroi devant cette manifestation inconnue et réveille le jeune garçon de huit ans qui l'accompagne durant son trajet : « Une impression de solitude, de tristesse, de terreur [le] saisi[t] comme si [il] avai[t] été jeté contre [sa] volonté dans ce grand trou plein de ténèbres où [il] se retrouvai[t] seul à seul avec le clocher qui [le] regardait de son œil rouge »⁹. N'arrivant pas à vaincre sa peur, il fouette alors son cheval pour s'enfuir.

Deuxième peur

À une heure du matin, en pleine campagne Tchékhov suit un étroit sentier qui longe la voie ferrée. Surgit alors un wagon de marchandises mais sans locomotive qui apparaît alors comme un fantôme dans la nuit. Ce phénomène est incompréhensible. Soudain, saisissant qu'il est tout seul « que la nuit devenue sauvage [le] regardait droit dans les yeux en épiant chacun de [ses] pas », il est pris de panique. Tchékhov prend ses jambes à son cou jusqu'à ce qu'il rencontre un employé des chemins de fer qui lui explique que ce wagon s'est détaché d'un train de marchandises dans une pente et est parti à reculons. La terreur de Tchékhov s'évanouit alors.

Troisième peur

Alors que le soir tombe, Tchékhov revient de la chasse et rencontre un gros chien. Lui qui connaît tous les habitants à la ronde, n'arrive pas à identifier le propriétaire de cet animal qui le suit : « Le regard fixe de ces yeux de chien [le] remplit soudain d'angoisse »¹⁰. Il pense alors à Faust, à son bouledogue et aux « hallucinations auxquelles sont sujets les gens nerveux après une grande fatigue »¹¹. Effrayé, il prend alors la fuite, le chien sur ses talons. En rentrant chez lui, il découvre que cet animal appartient à un ami qui venait lui rendre visite.

Entre peur et angoisse

Ces trois événements ont des caractéristiques communes et ont provoqué le même type de peur. Ils ne constituent ni danger, ni menace en eux-mêmes. Sur le moment, ces événements sont inexplicables pour Tchékhov. Ils présentent l'inconnu. Si dans un *après-coup*, le mystère se dissipe pour deux peurs, la flamme dans le clocher demeure énigmatique. Pierre Skriabine a indiqué que « ces événements produisent la même réaction de panique, de fuite, non pas devant un quelconque danger, ni face à quelque objet menaçant, mais en fonction de quelque chose qui reste en arrière de ce qui est perçu. C'est la présentification de l'inconnu qui provoque la panique »¹². Pour Lacan, le sujet n'est ici nullement concerné au plus intime de lui-même, alors que cette implication est justement une caractéristique exigible de

6. Tchékhov A., « Frayeurs », *Œuvres I*, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1967, pp. 1210-1215.

7. *Ibid.*, p. 1211.

8. *Ibid.*, p. 1212.

9. *Ibid.*

10. *Ibid.*, p. 1215.

11. *Ibid.*

12. Skriabine P., « La peur et l'angoisse chez Tchékhov », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin/Le Seuil, n° 59, février 2005, p. 114.

l'angoisse¹³. Cette nouvelle de Tchekhov met en avant une peur sans objet qui n'est pas une réponse adaptée à un danger « mais qui se trouve au contraire fondamentalement liée à un manque, qui est d'abord un manque d'explication, un manque de cause »¹⁴.

Dans chacun de ces trois événements, l'objet regard est corrélé à l'instant du surgissement de la peur. Tchekhov se sent regardé : par le clocher, par la nuit et enfin par le chien. « L'explication logique manque, la chaîne signifiante ne parvient pas à recouvrir l'évènement, ni à masquer l'objet. Là où le signifiant défaille apparaît l'objet- regard : point de choix entre l'angoisse où se maintient la présence de cet objet en tant qu'il concerne le sujet au plus intime de lui-même, et la peur en tant qu'elle est comme ici fuite de l'objet ramené à l'index un instant entrevu de l'inconnu, peur de l'inconnu. »¹⁵ En prenant l'exemple des enfants qui ont peur de l'obscurité, Lacan répond que ce qui provoque cette peur, c'est la crainte d'un inconnu, d'un Autre qui apparaisse là où cela manque.

Il indique aussi qu'il ne s'agit pas de se contenter de la notion de danger¹⁶ impliquant la peur et l'angoisse. Mais c'est le réel, dont l'angoisse est le signal, qui permet de nous orienter.

Le pivot du Séminaire X

Dans le Séminaire IV, la peur a un objet, l'angoisse est sans objet avec la phobie de Hans qui décline un certain nombre d'objets comme ponctuations, signaux et dessine des limites. Le réel est encore de l'articulable, du nommable. Pour le petit Hans, « c'est la phobie qui [le] désangoisse, parce qu'elle accomplirait une restructuration signifiante du monde [...] Lacan manie l'objet exactement comme des signifiants. L'objet dont il s'agit est *signifiantisé* »¹⁷. Hans a peur des chevaux qui se mettent en mouvement, que le cheval tombe, morde. Il a peur aussi des voitures de déménagement. L'angoisse n'est pas sans objet et cet objet est l'objet *a* cause du désir ; la cause de l'angoisse de Hans étant son désir incestueux.

Lacan montre ensuite que cette frontière entre l'angoisse et la phobie, n'est pas là l'essentiel. Lorsque Hans parle des chevaux d'angoisse, Lacan indique que ce n'est pas de l'angoisse qu'il éprouve devant les chevaux, mais qu'il s'agit de peur, quelque chose d'articulable. Dans le Séminaire X, on s'aperçoit que l'*Aufhebung* de l'angoisse par la phobie n'abolit pas complètement l'angoisse. Il y a un reste. Hans indique que devant la bouche du cheval, il y a comme une tache noire. C'est cette dernière, ce résidu qui va intéresser Lacan pour en faire l'objet *a*. Il y a un reste réel, une jouissance qui ne se laisse pas résorber par le signifiant.

Ce qu'apporte Lacan de nouveau dans le Séminaire X, c'est une division de l'Autre par une interrogation du sujet. Le schéma de la division sera une esquisse de ce qu'il poursuivra l'année suivante dans *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* avec les concepts d'aliénation et de séparation. Les objets *a* mettent en évidence la division du sujet. Ce dernier veut garder l'Autre non castré et ce grâce à l'illusion des objets du fantasme, celui-ci soutenant le désir. La fonction angoissante du désir de l'Autre est lié au fait que le sujet ne sait pas quel objet *a* il est pour ce désir¹⁸.

Tout au long du Séminaire *L'angoisse*, la question posée est de savoir de quel côté est l'objet *a*. Est-ce du côté du sujet ou bien de l'Autre ? Lacan va élaborer l'angoisse comme « l'opérateur qui permet à *das Ding*, de prendre forme d'objet petit *a* »¹⁹. Dans la névrose, le sujet situe dans l'Autre l'objet perdu, part perdue de lui-même qui va constituer son fantasme.

13. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, *op.cit.*, p. 187.

14. Skriabine P., « La peur et l'angoisse chez Tchekhov », *op.cit.*, p. 114.

15. *Ibid.*, p. 115.

16. Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, *op.cit.*, p. 188.

17. Miller J.-A., « Introduction à la lecture du Séminaire de *L'angoisse* de Jacques Lacan », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin/Le Seuil, n° 58, octobre 2004, p. 73.

18. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, *op.cit.*, p. 376.

19. Miller J.-A., « Introduction à la lecture du Séminaire de *L'angoisse* de Jacques Lacan », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin/Le Seuil, n° 59, février 2005, p. 76.

L'angoisse est alors signal du réel et index de la Chose, *das Ding*. Lacan opère un virage par rapport à l'angoisse comme signe du désir de l'Autre. Il établit une connexion de l'angoisse avec le réel de la jouissance qu'il « accentue comme certitude de l'angoisse et qui contraste avec le caractère douteux du signifiant »²⁰. Ce dernier n'est jamais sûr et nous n'avons jamais le fin mot de l'histoire, pas d'Autre de l'Autre pour le garantir.

Le moment de l'angoisse

À travers différents exemples, Lacan propose de cerner quel est le moment de l'angoisse. Pour Œdipe, « c'est l'impossible vue qui vous menace, de vos propres yeux par terre »²¹. Ce n'est pas que les yeux soient énucléés (*Sainte Lucie*, Zurbarán), ni que les seins soient arrachés (*Sainte Agathe*) qui angoisse. Pour ce faire, il faudrait que le sujet soit concerné plus personnellement, qu'il soit sadique ou masochiste. Dans ces structures se démontre « le lien radical de l'angoisse à l'objet en tant qu'il choisit. Sa fonction essentielle est d'être le reste du sujet, reste comme réel »²². Lacan va alors mettre l'accent sur le réel de ces objets. Concernant le plat de *Sainte Agathe* – les deux seins coupés –, l'angoisse apparaît dans l'image de la perte et de la séparation. Les objets appelés partiels : le sein, les fèces, le regard et la voix sont sur le modèle du placenta, des objets « ambocepteurs »²³ (conjoignant le sujet et l'Autre), donc cessibles. Entre la mère et l'enfant, ces objets constituent un intermédiaire, « La coupure ne passe pas pour tous les deux au même endroit »²⁴. Par exemple pour la mère, la coupure se place au niveau de la chute du placenta. Quant au sein, il « n'est pas de l'Autre, il n'est pas le lien qu'il y a à rompre de l'Autre, il est tout au plus le premier signe de ce lien »²⁵. Si Freud a désigné l'angoisse comme un signal à la fin de son œuvre, Lacan a indiqué que le danger serait lié au caractère de cession du moment constitutif de l'objet *a*. Dans le Séminaire X, le corps fait son entrée *via* les objets *a*, élaborés comme prélèvement corporel.

Lacan conclut la leçon XII de ce Séminaire par rapport à la détumescence, qui « dans la copulation mérite de retenir l'attention pour mettre en valeur l'une des dimensions de la castration »²⁶. Il fait sauter l'obstacle de l'angoisse de la castration, point de butée de Freud, en faisant de la détumescence de l'organe « de sa carence, de l'évanouissement de la fonction phallique dans l'acte sexuel, “le principe de l'angoisse de castration” [...] le principe de l'angoisse de castration n'est au niveau d'aucun agent de la castration, d'aucun Autre proférant des menaces, il ne s'inscrit pas dans l'Œdipe »²⁷. Il y a un côté *bye bye l'Œdipe*, un au-delà de l'Œdipe dans ce Séminaire. Lacan va donc reconstituer l'angoisse de castration, qui était jusque-là dans un registre œdipien, avec la menace paternelle, au niveau de l'organe mâle lui-même, de son fonctionnement lors de la rencontre sexuelle au moment de l'orgasme. Il va faire de la détumescence de l'organe, le principe même de l'angoisse de castration : « la jouissance de l'orgasme coïncide avec la mise hors de combat, hors de jeu, de l'instrument par la détumescence »²⁸.

20. *Ibid.*, p. 77.

21. Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, *op.cit.*, p. 191.

22. *Ibid.*, p. 194.

23. *Ibid.*, p. 195.

24. *Ibid.*, p. 196.

25. *Ibid.*, p. 379.

26. *Ibid.*, p. 197.

27. Miller J.-A., « Introduction à la lecture du Séminaire de *L'angoisse* de Jacques Lacan », *La Cause freudienne*, n° 58, *op. cit.*, p. 90.

28. Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, *op.cit.*, p. 197.